

# BULLETIN DE L'INSTITUT POUR L'ETUDE DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE

---

## SOMMAIRE :

---

† C. J. Jireček. — † Ém. Picot. — Slatarski: Bulgares. — Chapuisat: Grèce d'Eynard. — Lampros: Bessarion, Trébizonde; Maison Goudéli; Captif de Corfou. — Iorga: Jacques le Despote. — Fournol: Autriche. — Sokolovitch: Mirage bulgare. — Radonich: Banat.

---

## † C. J. JIREČEK

---

C. J. Jireček, mort pendant la guerre avant de voir se lever à une nouvelle vie cette Bohême tchèque dont il fut dans la science un des plus glorieux fils, était le meilleur connaisseur de tout ce qui touche à la péninsule balcanique, à l'étude de laquelle il avait consacré toute une vie de modeste et dur labeur, d'une méthode parfaite.

Il avait dépassé à peine l'âge de vingt ans lorsqu'il donna cette œuvre admirable, en ce qui concerne, en même temps, la solidité de l'information et la construction systématique, qui est son « Histoire des Bulgares », publiée d'abord en allemand et puis aussi en russe. Ce livre a servi pendant presque un demi-siècle à renseigner tous les historiens sur le développement, intéressant aussi sous le point de vue des études byzantines, de cette nation et des États qui ont porté son nom. Bien qu'il se fût occupé sans interruption des Bulgares, auxquels il donna, comme organisateur de leur instruction élémentaire, une école moderne, il ne revint pas sur ce travail de jeunesse, qu'il aurait pu refaire cependant si facilement, avec la masse énorme de faits, trouvés parfois avec une patience infinie et parfaitement vérifiés, qu'il avait à sa disposition.

Rien n'échappait à ses recherches infatigables; la plus petite notice, le moindre renseignement subsidiaire trouvaient aussitôt leur place, celle qu'il fallait pour pouvoir les retrouver, au moment opportun, dans les matériaux qu'il accumulait journellement. Ces matériaux ne concernaient, depuis longtemps, qu'en

partie, en assez faible partie même, les Bulgares ; ils arrivèrent à contenir les données les plus riches et les plus sûres relativement à l'histoire, à la géographie historique, à la civilisation de toutes les nations et de toutes les formations politiques de la péninsule des Balkans. A chaque occasion il avait sous la main tout ce qu'il fallait pour écrire une étude sur n'importe quelle localité balcanique, ainsi que sur les points les plus insignifiants même des vicissitudes par lesquelles ont passé ces régions.

Préparant un grand ouvrage qui aurait mis ensemble tous ces renseignements, ouvrage qu'après sa mort personne n'osera entreprendre, telles sont les difficultés qu'il présente, il paraissait pressentir ce que la science finira par déterminer dans un avenir qui n'est pas très lointain : *à savoir que, sous des noms auxquels on donne un sens qui a été fixé par notre époque seule, il s'agit d'une seule et même vie, romaine, chrétienne orthodoxe, que tous ces peuples ont été amenés, contraints ou séduits à servir, tour à tour, pendant les siècles du moyen-âge.*

Il se faisait comme un plaisir secret à semer des dissertations extrêmement précieuses par l'abondance et la nouveauté des faits dans des comptes-rendus, dont chacun aurait pu servir à la rédaction d'une longue étude, qu'il dédaignait de faire lui-même, avec un souverain mépris pour une opinion qui ne lui avait pas cependant ménagé l'appréciation la plus admirative. Il allait jusqu'à donner les sources nécessaires à ses élèves pour qu'ils rédigeassent des chapitres d'histoire slave des Balkans qu'il ne voulait pas faire lui-même. Et il enfermait dans ses cours à l'Université de Vienne des détails inédits que le public ne devait jamais connaître. Les savoir lui-même, les donner, avec une insouciance de grand seigneur de la science, à ses élèves lui suffisait complètement. Il aimait cependant à dire que « tout ce qui touche à l'histoire du moyen-âge est intéressant », et jamais chercheur n'a ressenti plus de joie à la moindre de ses découvertes ; lui, il ne croyait pas cependant en être débiteur envers personne.

Sa magnifique « Histoire de la Serbie », dans la collection de Lamprecht — ouvrage qui a paru aussi en serbe, mais qui devra certainement être refait en français, peut-être en pratiquant les coupures des lignes générales à travers le fouillis énorme des

données précieuses, nettement présentées dans un style qui refusait tout ce qui aurait pu paraître «littéraire»—lui fut plutôt imposée. Il fallut insister auprès de lui pour qu'il s'en chargeât, et je serai toujours fier d'avoir donné ce conseil au grand historien allemand qui avait été un de mes maîtres. Il l'élabora lentement, et le résultat de ses recherches au milieu des matériaux depuis longtemps à sa portée devint si énorme qu'il fut impossible de le faire tenir dans les deux volumes seuls qu'on avait mis à sa disposition. Il se restreignit donc, d'après le plan de l'entreprise entière, du reste, à l'histoire purement politique et donna séparément, dans trois mémoires publiés par l'Académie de Vienne, des études sur la vie publique et privée et sur la civilisation des Serbes au moyen-âge, qui sont une mine précieuse aussi pour tous les États des Balkans.

Il laisse sans doute des quantités énormes de notes prêtes à être mises en œuvre. Espérons qu'il se trouvera parmi ses élèves quelqu'un pour en faire ce qu'un autre que le maître lui-même en pourrait tirer et qu'une des Académies auxquelles il appartenait se chargera des frais de l'impression. Ce serait le meilleur hommage qu'on saurait apporter à la mémoire d'un homme qui eut le seul défaut de cacher des qualités exceptionnelles et d'interdire l'accès à sa science qui ne sera pas dépassée et pourra même très difficilement être atteinte<sup>1</sup>.

N. Iorga.

\* \* \*

## † EMILE PICOT

Émile Picot, professeur à l'école des langues orientales vivantes de Paris et initiateur des études roumaines en France, s'est éteint, à un âge très avancé, vers la fin de l'année passée, et la plupart de ceux qui l'appréciaient et lui gardaient un souvenir amical n'ont appris que tout dernièrement la disparition de ce savant, grand et discret.

Employé dans sa première jeunesse comme secrétaire princier

<sup>1</sup> Il m'a parlé des notes journalières qu'il prenait sur l'histoire des Slaves balkaniques et qui étaient d'autant plus précieuses qu'il avait une correspondance suivie avec plusieurs de leurs hommes les plus remarquables et leurs érudits les plus éminents.

\*

à Bucarest, puis comme consul de France dans le Banat, il quitta cette carrière et se consacra uniquement à des études bibliographiques pour lesquelles il avait le grand amour et la patience infinie qu'il faut. Son catalogue de la bibliothèque Rothschild, ses deux volumes sur les relations littéraires entre la France et l'Italie au seizième siècle sont plus connus que les ouvrages et les études qu'il consacra, non seulement aux Roumains du royaume même, de la Serbie, de la Macédoine, mais aussi à l'élément serbe, des Balkans et surtout de la Hongrie, pour lequel il nourrissait une sympathie égale à celle dont jouirent, pendant toute sa vie, les Roumains eux-mêmes.

Il a donné une édition en lettres cyrilliennes et une parfaite traduction française de la chronique moldave d'Ureche, — qui est elle-même, sauf les derniers chapitres, une version, amplifiée à l'aide des sources polonaises, des anciennes annales rédigées en slavon, et il l'a accompagnée de nombreux extraits tirés des différents auteurs contemporains qui ont traité du passé roumain ; on ne peut pas reconnaître assez les grands services que cette édition a rendus aux savants roumains de la génération passée, auxquels a manqué trop souvent l'accès à de bonnes bibliothèques.

Il faut mentionner aussi, outre un petit travail sur les chants populaires des Roumains de Serbie et une brochure sur les Roumains de Macédoine, plusieurs études concernant l'imprimerie dans les pays roumains, des premiers ouvrages sortis des presses monacales au commencement du XVI-e siècle aux publications du prêtre russe Strelbicki, à la fin du XVIII-e ; il s'est occupé aussi de la personnalité bizarre et attachante de ce Spatar moldave, Nicolas Milescu, qui, après 1660, fut le premier à donner aux Russes de Moscou des ouvrages de science plus ou moins théologique et superstitieuse qui furent cependant pour eux comme une initiation.

Depuis longtemps son activité scientifique s'était arrêtée, mais on ne l'avait pas oublié, et en Roumanie on a appris sa mort avec un sentiment de douloureuse surprise <sup>1</sup>.

N. Iorga

\* \* \*

<sup>1</sup> Nous tirons d'une notice de M. R. Caracaș, dans la *Revista Istorică*, de Bucarest (n-o d' avril 1919) cette liste de ses principaux ouvrages :

Prof. dr. W. N. Slatarski, *Geschichte der Bulgaren, I. Theil* (1396) (dans la „Bulgarische Bibliothek“, V, Leipzig, éditeur Ivan Parlapanoff, 1918).

Parmi les ouvrages le plus souvent complètement dénués aussi bien de valeur que de conscience scientifique et capables de mettre les exagérations les plus ridicules et les plus monstrueuses au service d'une cause politique, celle de l'impérialisme balcanique à la façon allemande, qui pour la seconde fois vient de s'effondrer sous nos yeux, le travail de M. Slatarski — continué par M. N. Staneff pour l'histoire des Bulgares modernes après la disparition, sous les coups des Turcs ottomans, de l'ancienne Bulgarie, byzantino-slave, sans caractère national, du moyen-âge—se distingue favorablement par la richesse et la nouveauté de l'information, ainsi que par un ton d'une objectivité inattendue, étant donné l'état d'esprit actuel, regrettable, de la nation.

Le professeur de Sofia est connu surtout par des travaux, publiés dans sa langue natale, sur l'histoire ancienne des Bulgares non-slaves, touraniens, et sur celle de l'État purement militaire qui, après l'invasion des quelques milliers de guerriers sauvages conduits par Ispérich, fils de Kourt, „Asparouch, fils de Kobratos“, pour les Byzantins, réunit dans le même effort conquérant les „Turcs“ de la classe dominante et leurs sujets appartenant aux sept „généalogies“, aux sept tribus slaves soumises, en dehors des-

---

*La Question des Israélites Roumains au point de vue du droit*, Paris 1838; *Notice biographique et bibliographique sur Nicolas Spatar Milescu, ambassadeur du Tzar Alexis Mihailovič, en Chine*, Paris; *Documents pour servir à l'étude des dialectes roumains*, Paris; *Les Roumains de la Macédoine*, Paris 1875; *Leçon d'ouverture du cours de langue et de littérature roumaines à l'École des langues orientales vivantes*, Paris 1876; *Chronique de Moldavie depuis le milieu du XIV-ème siècle jusqu'à l'an 1594, par Grégoire Urechi*, 1878; *Notice biographique et bibliographique sur l'imprimeur Anthime d'Ivir, Métropolitain de Valachie*, 1885; *Coup d'oeil sur l'histoire de la typographie dans les pays roumains au XVI-ème siècle*, 1895; *Notice bibliographique sur le protopope Mihail Strălbickij, graveur et imprimeur à Iassi, à Mogilev de Podolie et à Dubossar*, 1905 (cf. *Mélanges offerts à M. É. Picot par ses amis et ses élèves*, Paris, 1913 (2 vol.); *Proverbes béarnais, accompagnés d'un vocabulaire*, Paris-Leipzig, 1852; avec J. Hatoulet).

quelles restèrent libres aussi bien les Serbes de l'Occident que les „Slaves“ les *Sclavini* de la Macédoine.

De nombreuses corrections sont donc, naturellement, apportées à la chronologie et à l'histoire dynastique par un spécialiste d'une compétence reconnue. Nous regrettons seulement de ne pas trouver, pour pouvoir corriger des erreurs que nous avons commises, à ce qu'il paraît, en parlant des Bulgares, tous, sur les traces d'un si bon guide que feu Jireček, l'indication des sources nouvelles et l'argumentation nécessaire pour nous faire changer d'opinion. Même dans un opuscule de popularisation pour les „frères“ allemands on aurait pu faire quelque chose dans ce sens, au moins dans l'introduction ou dans un appendice bibliographique final.

Comme ces moyens de conviction manquent et que, bien qu'initié aux méthodes les plus rigoureuses de la science moderne, l'historiographie bulgare, aussi bien que la géographie, l'ethnographie, telles qu'elles sont pratiquées en Bulgarie, ont montré une propension par trop marquée pour servir ce qu'on appelle des „buts nationaux“, nous nous bornerons à signaler des divergences dans lesquelles il est probable que M. Slatarski est celui qui a raison.

Si nous ne le suivrions pas pour faire entrer les Huns Cougoures et Outrigoures comme ancêtres des guerriers du Tzar Ferdinand et nous n'admettrions guère, sur la base d'une simple hypothèse maladroite sur le *vallum* qui existe encore près de Nicolîtel, dans la Dobrogea, qu'Ispérich s'y établit en quittant cet „angle“ de première colonisation militaire qui fut le Boudschak, si même nous garderions tout notre scepticisme concernant les „lois de Kroum“, au sujet desquelles l'auteur lui-même paraît nourrir quelques doutes, il faudra tenir compte des rectifications chronologiques concernant le VIII-ème siècle. Kormésos (Kormésoch) paraît donc avoir régné de 740 à 756, et dès 740 la dynastie n'était plus celle des Doulo, mais bien celle d'une nouvelle lignée, les Vékil. Un Vinec aurait commandé de 756 à 772. Il y aurait eu un Baïan différent du Paganos des chroniqueurs byzantins. Nous relevons aussi le règne d'un autre prince païen de ces Bulgares, auxquels on ne peut relier l'histoire des Bulgares slaves que pour mener aux pires actes du chauvinisme contemporain, servant ou plutôt desservant des ambitions aussi

anachroniques qu' impossibles: celui de Toktou, un vrai Tatar, qui aurait conduit la „horde“ et le „camp“ — puisque la Bulgarie politique du VIII-e siècle c'est cela, et rien que cela,— de 767 à 772. Le père des „komitopoules“, des quatre frères qui fondèrent l'„Empire“ d'Ochrida, est appelé Nicolas (p. 72). Il est inutile de dire que M. Slatarski, en vrai savant bulgare de 1918, voit dans cet „Empire“ une fondation nationale, ainsi que dans le „troisième Empire“ celui des Assénides, qui furent *de simples formes, toutes les deux, de l'antagonisme général balcanique contre l'impérialisme fiscal de la Byzance grecque*. L'auteur paraît croire même que reconnaître l'assassinat d'un des quatre frères par des chefs de caravane valaques dans le Pinde serait une humiliation pour l'orgueil légitime de sa race. Et cependant le témoignage du chroniqueur byzantin est formel. A signaler aussi le récit de la révolte de Léca et de Dragomir avant la levée de drapeaux des tchelnics valaques Pierre et Asen, mais ces pata-rènes sont-ils bien des Bulgares?

Dans la continuation de M. Staneff, mentionnons ce fait nouveau que, vers la fin du XVI-ème siècle, lorsque les Bulgares, de même que les Serbes et les Albanais, rêvèrent de liberté, en relation avec la grande croisade chrétienne et le soulèvement des principautés de Moldavie, de Valachie et de Transylvanie, ils proclamèrent un aventurier comme Sichman III, Tzar de Bulgarie (p. 28). Il fallait cependant exposer toute la conspiration organisée, de concert avec le grand vainqueur des Turcs, Michel-le-Brave, prince de Valachie, par le Métropolitte grec de Trnovo. Denis Rali.

Des illustrations bien choisies ornent l'ouvrage de M. Slatarski. Dans la première, une inscription solennelle, on voit que pour Byzance Siméon lui-même, malgré sa puissance et ses prétentions, était resté un simple seigneur (ἄρχων) „des Bulgares“.

N. Iorga

\* \* \*

Edouard Chapuisat, *La France au secours de la Grèce, d'après la correspondance de G. Eynard* (dans la „Revue des études napoléoniennes“, V, 2).

Étude assez étendue et pleine de choses nouvelles, qui s'appuie sur les papiers du banquier genevois G. Eynard, patron de

l'„éleuthéria“ hellénique, conservés dans la bibliothèque de sa ville de naissance et de séjour

Eynard, homme politique, „réorganisateur des finances toscanes“, envoie en Grèce un intendant, dont le nom est très rarement mentionné par les historiens de la renaissance politique des Grecs, Artémone Regny, ancien banquier et receveur pour les Français à Rome. Dès le mois de septembre cet émissaire utile, muni d'une lettre de Michel Soutzo, ancien prince de Moldavie (réfugié en Russie), se trouvait à Nauplie. Il se présenta devant Capodistria, le président de cette nouvelle République, et on trouve dans les lettres l'éloge de cet homme „simple et bon“ (p. 68). Le comte lui confesse cependant des inquiétudes sur la politique que les Puissances favorables poursuivront à l'égard de ce pays, qui se trouve dans un „état de faiblesse et de dénuement“.

La plupart des lettres concernent cependant le règne d'Othon le Bavaurois, qui avait commencé en flattant Eynard par ses autographes et en escomptant „les sentiments généreux de la France“. Regny se présente au tout jeune roi en 1833: il vient, de son propre aveu, „faire des chiffres, et non de la politique“ (p. 69). On a par lui un portrait d'Othon au début de son règne: laborieux, courageux (!) et impartial entre les partis que nous savons remuants et dénués de toute loyauté; il n'a que le défaut, bien „bavaurois“, de „se perdre souvent dans les détails“; l'„hésitation“ que constate dès lors l'envoyé d'Eynard devait faire le malheur de sa vie et le mener à sa perte. L'influence de Maurocordato est déçue. Quant au pays, il commence sa vie économique moderne; le Pirée a déjà l'air d'un vrai port; on signale des tentatives d'industrie (p. 70).

Après sa majorité, le roi ne fait qu'accentuer ses défauts de tempérament; sa femme énergique ne peut que lui créer des difficultés, et non le remplacer. La haine contre les Bavaurois s'accroît. Lorsque les bandits capturent une compagnie de leurs soldats, ils les font danser, l'officier étant forcé à faire le joueur de flûte<sup>1</sup> (p. 71). On a aussi d'autres détails d'une situation inquiétante: l'avidité

---

<sup>1</sup> Il s'agit bien de ces bandits, et non de la population. Des cas semblables étaient connus. Voy. aussi notre *Histoire des États balkaniques*, p. 268 et suiv.



des agents des Finances, qui vendent pour trois piastres la chèvre d'un débiteur insolvable, qui tirent six millions des biens de deux cents couvents, vendus aux enchères, pour que cette somme se transforme en 80.000 drachmes versées au Trésor. Pour avoir des écoles on recourt à la souscription nationale: „un demi-piastre d'Espagne par mois et à vie“.

La chute d'Auersperg, l'inspirateur de cette piètre politique, en 1837, trouva Regny à Paris. D'après ses informations, on brûlait en effigie le portrait de ce tyran fastueux, alors que le roi et sa jolie femme étaient acclamés par la foule à Athènes (pp. 72-73). Mais le nouveau délégué paternel auprès d'Othon, Rudhardt, „absolument au-dessous de sa tâche“, n'était guère plus sympathique que son prédécesseur. Les quatre „conseillers intimes“, les référendaires, les „conseillers auditeurs“, tous de provenance allemande, déplurent à un peuple fier et soupçonneux, qui croyait déjà pouvoir s'administrer lui-même sous tous les rapports (pp. 73-74). On regardait de mauvais œil la Cour, exclusivement bavarroise, de la Reine; on croyait qu'elle aurait pu choisir aussi parmi les dames grecques (*ibid.*). Les troupes allemandes avaient été déclarées permanentes, et on avait accru leur solde pour pouvoir les retenir; il était question même d'une „colonisation militaire“ (p. 75). Le „bavaroïsme“, que dénonce aussi Regny, devenu „commissaire français pour les affaires relatives à l'emprunt grec“, d'après des informations prises auprès du ministre de France, gagnait du terrain au lieu d'en perdre (p. 75). On allait si loin que les philhellènes de nationalité française étaient écartés par le roi lui-même de la distribution de son Ordre (*ibid.*). Si un ancien combattant contre les Turcs, le colonel Gaillard (et non Graillard), fut nommé commandant de la place d'Athènes au courant de cette même année 1837, il y eut une forte opposition à ce choix, et Regny ne put jamais obtenir ce portefeuille des finances dont on avait parlé (pp. 75-76). Mais il obtint la croix de l'Ordre du Sauveur (p. 76), et le roi traitait Eynard de „noble philhellène dont la mémoire sera toujours bénie en Grèce“, et l'assurait „de toute son estime et de sa considération la plus parfaite“ (p. 77), l'invitant même à visiter cette Grèce „qui a toujours été tout l'objet de son intérêt et pour laquelle il avait fait de si grands et si nobles sacrifices“ (*ibid.*).

Rudhardt, qui en avait écrit à Eynard, quittait avant la

fin de cette année 1837 (décembre) la conduite des affaires, en déclarant au même qu'il n'a jamais voulu que „faire tout le bien possible à la Grèce“, à laquelle il souhaite le plus bel avenir (pp. 76-77). Il mourut à Trieste, en revenant vers sa patrie.

Regny devient „intendant général“ des finances du royaume et se rend en cette qualité à Paris. Le roi négocie avec lui de nouveaux secours de la part de la France pour son pauvre budget hellénique: un million qui s'ajouterait au million „garanti“ par le Tzar. C'est le moment où Othon n'a pour la France que des sourires et des promesses. Il invite à ses dîners, et même pour „causer“, l'intendant Regny, qui est enchanté surtout des qualités de la reine Amélie. „Il est impossible d'être mieux à sa place, plus aimable, plus affable, plus simple. Elle est d'une naïveté, d'une simplicité charmante, très gaie, aimant beaucoup son mari“ (p. 80). Lorsqu'un portrait de la reine Amélie est envoyé à Eynard, son agent à Athènes s'extasie: „Je crois bien difficile d'imiter cette grâce et cette naïveté de sourire de notre jolie Souveraine. Tout le monde lui reproche d'être trop joye pour une reine“ (pp. 81-82). Le roi lui-même „ne se laisse mener par personne“ (*ibid.*); „il travaille beaucoup, voit tout de fort près, raisonne fort bien sur chaque chose. Il est peut-être un peu dubitatif et lent à résoudre, mais“, continue Regny, „à mes yeux, un peu plus d'expérience suffira pour lui assurer tout l'aplomb nécessaire, et je ne doute pas que ce ne soit un jour un prince très remarquable“ (p. 81). Il lit sans cesse et „n'oublie rien de ce qu'il a lu“; toute son énergie est employée à „réformer“ (p. 81). „Il est généralement apprécié et aimé“ (*ibid.*). De son côté, Othon assure Eynard que „le bonheur de la Grèce est l'objet de toutes ses pensées et de tous ses efforts“ et se flatte que „tous les anciens chefs de parti actuellement en Grèce lui ont donné des preuves de leur dévouement et de leur fidélité et que les passions qui les divisaient se calment de plus en plus“, sous l'influence de son „entière impartialité“ (p. 79).

Regny est dur, en échange, pour l'engeance politique d'Athènes: „Je ne sais ce qu'il y a de plus désespérant entre le caractère intrigant ou ingrat des Grecs en général, leur nullité comme hommes d'État et l'apathie ou la lenteur du gouvernement“ (p. 82).

Peu à peu il s'aperçoit que l'indécision du roi gâte ses qualités, qu'il prodigue ses décorations à des étrangers — les Ba-

varois en tête —, qui ne valent rien, qu'il se laisse „étourdir“ contre ses meilleurs conseillers (pp. 82-83). Il se garde bien de critiquer cependant l'influence capricieuse de la reine. On sait (voy. notre *Histoire des États balkaniques*, p. 274 et suiv.) que d'autres causes d'impopularité, qu'il lui était malheureusement impossible d'écarter, s'ajoutèrent plus tard à celles qui venaient de son propre tempérament. M-me Eynard opinait en 1841 que le roi „ne mérite plus le soin que son mari met à l'éclairer, à le guider, à lui offrir (!) des plans excellents; non seulement il ne fait rien de tout cela, mais il travaille en cachette à faire autre chose; il est évident pour moi que ce jeune roi se fourvoie“. Devenu „Anglais“, il n'entretient plus l'ancienne correspondance, si affectueuse (pp. 83-84).

Maurocordato, chef du part anglais, dut se retirer en 1841, lorsqu' Eynard projetait un voyage à Munich pour se plaindre au père du roi. Regny avait recommandé comme ministre agréé par la France Kolettis, représentant de la Grèce à Paris, et même Michel Soutzo. Un „homme nouveau“ eut la succession, Christidis, dont le banquier protecteur espérait une nouvelle et meilleure politique (pp. 83-84). Louis-Philippe déclare à Eynard qu'il garde toutes ses sympathies pour la Grèce. „On n'a“, écrivait ce dernier à Othon lui-même, „ni le droit, ni la volonté de Vous rien imposer, et, si on Vous parle de monarchie, de système de travail plus accéléré, c'est uniquement parce qu'on désire tout ce qui peut améliorer et renforcer Votre pouvoir“ (p. 86). On objectait seulement, à Paris, que l'administration des finances ne montre aucune tendance à s'améliorer et qu'on néglige de parti pris les conseils compétents du délégué français, qui était à ce moment un certain Lemaître (pp. 85-87). Il faut se remettre dans la bonne voie. On sera philhellène à ce prix.

Mais la situation, au contraire, empirait. En février une intervention des Puissances était redoutée. Eynard conseillait au roi de restreindre les dépenses, en commençant par sa liste civile, qui serait réduite d'un bon quart ou du moins d'une somme quelconque, pour l'„effet moral“; un quart de l'armée serait licencié. Il avait la maladresse d'écrire ce qui suit: „Sire, un roi qui sait retrancher quelque chose à ses dépenses pour le bien général fait non seulement une action bien louable, mais bien politique, et, si le malheureux Louis XVI (!) avait su faire

cela à temps, que de désastres il aurait probablement empêchés (pp. 88-89)!" Son avis était qu'il faut „effrayer monarque et ministres“ pour imposer des réformes immédiates (p. 89). Le roi répondit en retirant ses ministres de Paris et de Londres (p. 92).

Ces réformes une révolution préparée par les partisans de la Russie (Métaxas) et de l'Angleterre (André Londos) crut pouvoir les introduire en torçant la main du roi et en l'affublant d'un vêtement constitutionnel à la mode de l'Occident. Les étrangers furent licenciés; on croyait que la nation libre pourra donner spontanément à un roi humilié et à une reine profondément blessée dans son ambition qu'elle cachait sous sa grâce captivante l'administration et les finances (cf. notre *Histoire des Etats balkaniques*, p. 278).

De son côté, Eynard, dans sa lettre du 6 octobre au roi vaincu, s'inclinait devant les „faits accomplis“. „Aujourd'hui“, ajoutait-il, „tous mes vœux sont pour qu'une sage Assemblée Nationale sache, avec modération et sagesse, unir ce qui convient au développement et à la consolidation du pays avec la dignité de la Couronne“. Et il lui recommandait cette „franchise“ qui seule pouvait raffermir une situation ébranlée. Quant à la France, elle tâchera de défendre son trône contre „des idées trop démocratiques“, contraires à „l'ordre et au pouvoir royal que doit conserver Votre Majesté“. Et il finissait par ces paroles énergiques: „Si la Grèce et Votre Majesté savent franchement et loyalement s'entendre, je prévois le plus bel avenir pour Votre royaume, Sire. Mais, si des conseils imprudents venaient engager Votre Majesté à tout faire pour reprendre la position qu'elle a perdue — un peu par sa faute, je ne puis m'empêcher de Lui dire,— je ne saurais assez supplier Votre Majesté de repousser ces insinuations, qui pourraient perdre et la Grèce et Votre Majesté. Car, si des troubles venaient désorganiser entièrement la Grèce, ne peut-on pas prévoir que des événements désastreux pourraient engager les grandes Puissances à détruire ce qu'elles ont fait“ (pp 91-92)?

Malheureusement l'étude de M. Chapuisat s'arrête ici. Il nous renseigne cependant que la correspondance continua jusqu'à la chute du malheureux roi, en octobre 1862, dans une misérable échauffourée, provoquée par sa faiblesse plus que par ses fautes.

Eynard mourut „quelques mois“ plus tard. Ses papiers contiennent cependant encore des lettres reçues par sa veuve, qui, on l'a vu, n'hésitait pas à se mêler de politique et à donner des conseils.

N. Iorga.

\* \* \*

Sp. P. Lampros, Βησσαρίωνος Ἐγκώμιον εἰς Τραπεζούντα (dans le Νέος Ἑλληνομνημόνων, XIII, 2).

L'éloge de Trébizonde par le grand cardinal Bessarion, rédigé avant son arrivée en Italie, est publié d'après l'autographe, conservé à la Bibliothèque de S. Marc à Venise. C'est un ouvrage rhétorique, dans un style „classique“, recherché et prétentieux, tout plein de lieux-communs. L'histoire de la ville est présentée dès le moment même de la colonisation, que le savant prélat rattache à la grande gloire civilisatrice d'Athènes. Milet a aussi son paragraphe d'éloges. Et, puisque les premiers colons de Trébizonde sont venus par Sinope, il sera parlé aussi du passé de cette ville. Suit la topographie de cette nouvelle fondation, avec quelques éléments de réalité plus précise: cet archaisant, amoureux d'archéologie sous tous les rapports, n'oubliera pas, bien entendu, de consacrer des pages aux relations de sa patrie avec les Perses de l'antiquité ou bien avec le roi Mithridate. Le récit continue par l'époque romaine et l'époque byzantine. Le régime des Grands Comnènes est exposé comme une société absolument patriarcale, où l'autorité s'impose par l'amour. Il est question aussi, assez vaguement, des quelques fondations qui sont dues à ces pauvres „empereurs“ d'une seule ville (p. 185). Tout de même c'est peut-être le passage le plus important de l'opuscule entier, et il peut servir sans doute à l'archéologie.

Bessarion décrit avec fierté le marchè bien fréquenté de Trébizonde, emporium pour les barbares voisins (pp. 187-188). Il fait l'éloge des beaux édifices de la ville (p. 188 et suiv.), en commençant par la résidence des „basileus“ dans l'„acropole“; il signale les beaux mosaïques dorées du pavé, les peintures des murs, qui représentaient la série des empereurs et les scènes se rapportant aux différentes attaques contre la citadelle, le trône de marbre blanc sur lequel l'empereur siège lorsqu'il décide dans les affaires de l'Etat et reçoit les ambassadeurs (p. 189), la salle des banquets (ἔνθα τοῦς ἐν τέλει τε καὶ τὸ λοιπὸν ὑποχείριον λαμπρῶς

ἔστιν βασιλεύς εἶθισται). Dans d'autres chambres est représentée la création du monde. L'église n'est pas laissée de côté, avec ses ornements (pp. 189-190).

Il est curieux de lire aussi l'éloge de l'armée de ces empereurs à la veille de la catastrophe de 1461, qui livra leur héritage aux Turcs. Il est question des soldats professionnels, d'„élite“, et du devoir militaire de tous les habitants sans distinction. Deux des incursions turques sont décrites sur les pages 192 et 193.

La fin du discours contient l'éloge — qui résonne comme une douloureuse ironie — de cette ville paisible et heureuse.

Dans les explications ajoutées par M. Lampros on trouvera une comparaison entre ce discours et celui, d'un caractère de style plus soigné, qui est dû à Jean Eugénikos, frère de Marc d'Éphèse, mêlé aux négociations de l'Union entre les deux Églises (édition de Tafel, en 1832, avec Eustathius de Salonique et Panaréto). M. Lampros signale les sources anciennes inconnues qui ont servi au cardinal pour la première partie de son écrit (pp. 200-201): un large usage a été fait de Procope. Il insiste sur les produits, mentionnés dans l'opuscule, des ateliers de Trébizonde, où on travaillait la soie; nous ne nous rallierions pas cependant à l'hypothèse que les ouvrages „chinois“ qu'on y fabriquaient pouvaient être de la porcelaine à la mode de l'Extrême Orient (y avait-il en effet des relations même avec le royaume de Siam?). Quant aux deux descriptions de combats, l'éditeur les placerait en 1341, lorsque la ville fut brûlée en effet par les Turcomans d'après le témoignage de Panaréto, et en 1219 (ne faut-il pas cependant admettre une succession chronologique? Nous nous apercevons, du reste, que M. Lampros lui-même soulève cette difficulté).

N. Iorga.

\* \* \*

Sp. P. Lampros, *Ὁ βυζαντινὸς οἶκος τῆς οὐδαλῆς* (dans *τὸ Νέος Ἑλληνομνημῶν*, XIII, 2).

Cette étude sur la famille byzantine des Goudéli est d'abord très importante par la bibliographie des travaux du même auteur sur d'autres lignées, qui se trouve au commencement. Tous les renseignements accessibles sont réunis pour ce nouveau chapitre d'une „archontologie“ que M. Lampros devrait présenter au public dans un seul volume. Dès le XVI<sup>e</sup> siècle il y avait à Cons-

tantinople un cabaret fameux dit de „Goudéli“ (p. 216). Des membres de la famille jouèrent un rôle assez important au XV-e siècle; ils étaient apparentés aux Paléologue impériaux. Nicolas Goudéli combattit en 1453 pour la défense de Constantinople à la porte de Sélymbrie. Les Goudéli ultérieurs, jusqu'au XIX-e siècle, n'ont aucune importance, et il est bien peu probable qu'ils eussent des relations de famille avec ceux qui sont mentionnés dans les annales de Byzance. Dans la suite de nos „Notes et Extraits“ nous n'avons trouvé personne de ce nom.

N. Iorga.

\* \* \*

Sp. P. Lampros, Περιπετεια κερκυραίου αιχμαλώτου εν έτει 1537 (dans le Νέος Έλληνομνημων, XIII, 2).

Il est question, d'après un manuscrit du XVIII-e siècle, conservé au Mont Athos, d'un captif tombé à Corfou entre les mains des soldats de Soliman-le-Magnifique, qui voulaient le tuer sur les bords de la Bistritza de Macédoine (description précise de cette rivière). Une intervention miraculeuse la sauva, près du village de Mélobos (p. 233). Des notes sur l'auteur mentionné dans le titre de cette anecdote, qui est Damascène le Stoudite de Salonique.

I.

\* \* \*

N. Iorga, *Încă ceva asupra lui Iacob Heraclidă Despotul*, et *Iarăși știri nouă despre Despot* (dans la *Revista istorică*, 1916, n-os 3-6 et 7-9).

Dans la première de ces communications il s'agit des notes ajoutées par de l'Écluse, un des commentateurs du grand ouvrage de l'historien de Thou, concernant les débuts de ce curieux personnage qui commença par être copiste de manuscrits grecs pour devenir guerrier, courtisan, auteur d'ouvrages sur l'art de la guerre, pour finir au bout d'un règne de presque trois ans en Moldavie (1561-3), sous les coups de ses sujets révoltés. Le μαρκήσιος Σάμου, le marquis de Samos, et de Paros aussi, fut, d'après cette nouvelle source que signale M. Bulat, étudiant à Montpellier, étudiant séducteur de femmes et même assassin de l'enfant de sa maîtresse; de l'Écluse l'a connu, et il raconte un second crime contre un de ses rivaux; c'est alors que le Rhingrave l'envoya en Allemagne pour le soustraire au châtement.

Dans le second article nous avons ajouté de nombreux renseignements sur sa carrière antérieure, tirés de sources polonaises rares ou même inaccessibles.

On y trouvera un diplôme accordé par „le Despote“ à un poète de Pologne, agrégé à sa „Maison“, avec le droit de porter ses armes qui y sont décrites.

N. I.

\* \* \*

Stefano Fournol, *Gli eredi della successione d'Artimio*, 112 d. G. Darsenne, Milan 1918.

Dans cet ouvrage de critique politique on trouvera des observations, qui, pour n'être pas tout à fait nouvelles, ne manquent pas d'intérêt. L'auteur déclare (p. 52 note 1) tenir ses renseignements sur l'Allemagne de l'abbé Wetterlé et de M. Henri Moysset. On trouve sur l'Autriche des formules heureuses, comme celle-ci: „pour conserver l'Autriche il faudrait d'abord la ressusciter“ (p. 67). Une bonne caractéristique du comte Berchtold, apercevant toujours les erreurs qu'il avait commises, sans pouvoir s'empêcher d'en commettre de nouvelles, p. 73.

Parmi les héritiers de l'Autriche M. Fournol en a oublié deux, qui se sont présentés cependant à l'heure que l'écrivain français ne croyait pas si proche: les Ruthènes de Galicie et les Roumains de Bucovine.

I.

\* \* \*

P. P. Sokolovitch, *La mirage bulgare et la guerre européenne* (extrait de la „Revue d'histoire diplomatique“), Paris 1917.

L'auteur met en lumière la grande illusion dont les Puissances de l'Entente et l'opinion publique ont été les victimes en ce qui concerne la rapace Bulgarie du „Tzar“ de Sofia. Il le dépeint tel qu'il est, cachant sous les dehors de la plus parfaite courtoisie française, lui venant du côté maternel, avec un peu de la ruse d'un Louis-Philippe, le „Prince“ de Machiavel, n'ayant aucune autre orientation que celle d'un égoïsme féroce. Ne le voit-on pas, en 1913, accorder „des délais à la politique“, c'est-à-dire à son Conseil des ministres (p. 13)? Ajoutez des généraux de la trempe de Savov, qui recommande, en 1913, d'„user de toutes



les ruses et tous les moyens“ pour détruire les alliés de son pays, Serbes et Grecs (p. 11), et qui table sur les „sympathies“ de la Bulgarie pour commettre tous les méfaits politiques et militaires (p. 12); des hommes politiques de la conséquence de Guéchov, qui, après avoir quitté le pouvoir pour ne pas combattre, en 1913, les Serbes, célébrait ensuite les „victoires“ des armes bulgares sur ces derniers (p. 16) et montrait „l'univers entier, et en premier lieu tout le monde slave, suivant avec enthousiasme ces victoires“.

Des faits nouveaux à relever: l'artillerie française arrivée à temps, en décembre 1914, sauva la Serbie d'une première tentative d'écrasement simultané (p. 3). Ferdinand, qui fait apprendre à son rejeton l'albanais, rêve d'une Bulgaro-Albanie dans le style de son „prédécesseur“, il y a six cents ans, le Tzar celui-là pour tout de bon! — Jean Assen (p. 6). Dès le 9 août 1913 le coup austro-hongrois contre la Serbie était préparé; l'auteur croit qu'il fut empêché par l'opposition de l'Italie et surtout par „l'insuffisance de sa préparation dans l'opinion publique“ (p. 19). M. Émile Costinescu, ministre roumain, aurait-il bien déclaré avoir vu, en septembre 1914, „la copie de l'entente bulgare-allemande“ (p. 19)? Il faudra faire un jour, et sous plusieurs rapports, la critique des affirmations du député Dascalov, dans la *Reichspost* du 12 septembre 1916, sur les propositions faites par le Ministère bulgare au ministre de Roumanie à Sofia (cf. p. 20). Les extraits des journaux allemands qui, en 1913, avaient l'air de faire au Tzar conquérant les honneurs de la basilique de Sainte Sophie (p. 28) ne manquent pas de saveur.

Il y a aussi une partie historique, qui, tout en étant juste, apparaît comme passablement superficielle. Mais l'explication des sympathies bulgares de la Russie après le traité de Paris par les prescriptions mêmes du traité, par la situation particulièrement protégée des Grecs et par les soupçons qui pesaient à Constantinople sur les Serbes (p. 36 et suiv.) est excellente. Le côté de la propagande catholique parmi les Bulgares et de l'opposition qui y fut faite, en même temps, par les Russes et les Anglais est très bien étudié (p. 37 et suiv.). On voit bien aussi de quels sentiments de reconnaissance étaient capables les Bulgares de 1870 envers la Russie, leur protectrice, leur créatrice même, et quel était le jugement d'Ignatiev, leur principal soutien,

a l'égard des „évêques indignes“ par lesquels commença l'ére nationale de l'Exarcate (p. 45). Les services rendus à la cause bulgare par les Serbes sont présentés pour la première fois d'une manière suivie, sur la base des documents mêmes (p. 48 et suiv.): le comité bulgare de 1867 datait *Bucarest* un programme qui réclamait une „*Serbo-Bulgarie* ou *Bulgaro-Serbie*“ sous le prince Michel comme „chef suprême de la nation serbo-bulgare et commandant en chef de son armée“, et c'est encore à Bucarest, en avril, qu'une assemblée de notables bulgares acceptait ce programme d'un „*Empire sud-slave*“ (p. 49). On trouvera aussi maint fait intéressant en ce qui concerne l'apport macédonien dans la révolution serbe.

Une observation finale: quiconque connaît l'histoire des Balkans ne dira jamais que la Roumanie et la Grèce sont des „créations européennes“ au même titre que l'Albanie (p. 47): consécration n'est pas sans doute *création*. Ce n'est pas le Métropolitain moldave qui fut chargé, en 1394, du Siège de Trnovo, mais inversement (p. 70); à Petsch il y eut non seulement le Patriarche Macarius, mais aussi son parent, Antoine (p. 71).

\* \* \*

Yovan Radonitch, *Le Banat* (dans la collection „Les Serbes de Hongrie, études historiques et économiques“, Paris-Barcelone-Dublin, Blond et Gay).

L'ouvrage de M. Radonitch commence par une bonne bibliographie, mentionnant les ouvrages allemands de Griselin, de Böhm et de Schwicker, dont le premier est de 1779 et le dernier de 1872, ainsi que ceux des érudits et des statisticiens magyars, Szentklaray, Pesty Frigyes, Borovszky et Márki, ainsi que le recueil de documents concernant les relations entre les Magyars et la Serbie jusqu'au commencement de l'époque moderne (1198—1526), qui forme le volume XXXIII des „*Monumenta Hungariae Historica, Scriptorum*“. Cela suffit pour pouvoir s'attendre, étant donnée aussi la réputation scientifique de l'auteur, à une exposition qui, quels que fussent les sentiments, bien naturels, de l'auteur envers sa brave et noble nation, si éprouvée, offrirait des garanties de cette sereine impartialité historique qui est, je crois, notre devoir à tous, pour ne pas introduire encore un élément de confusion dans les querelles, déjà trop envenimées, de la politique.

Et cependant — abstraction faite d'une construction qui ne permet pas trop d'embrasser le sujet dans son ensemble et d'en

tirer les conclusions nécessaires—, plus d'une fois des observations s'imposent pour qu'on puisse arriver à un jugement équitable.

Dès les premières pages, il ne nous paraît guère qu'on puisse trouver des preuves pour démontrer que le Banat de Severin, fondé au XII<sup>e</sup> siècle, comme région de frontière dirigée contre les Bulgares, ne s'étendait pas vers l'Ouest plus loin que la „région montagneuse“ (p. 7). Quel est aussi le document contemporain sur lequel s'appuie l'information que les Chevaliers Hospitaliers, établis dans cette fondation royale vers la moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, n'y restèrent que jusqu'en 1259 ? Le Banat fut pendant la plus grande partie de l'époque ultérieure, à partir surtout de 1300, entre les mains des princes valaques qui, d'Argeș, leur première capitale, étendirent bientôt leur pouvoir au-delà de l'Olt. Dire seulement que „au cours du XIV<sup>e</sup> siècle le Voévode de Valachie, Bassarab, posséda le Banat de Severin pendant quelque temps (1324—1330)“, pour mentinner ensuite, au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècle, des Bans de Severin sans rapports avec la principauté roumaine voisine c'est défigurer de parti pris la vérité: il est vrai seulement que la décadence militaire de cette principauté amena le rétablissement des commandants hongrois dans la forteresse seule de Severin, alors que la région environnante était soumise aux princes indigènes. Si un Croate arriva à être Ban de Severin, comme officier du roi de Hongrie, cela ne peut servir à appuyer aucune prétention nationale, puisqu'à la même époque où on y trouve Franco de Talovac, originaire, en effet, de Curzola, la défense de cette région danubienne est confiée à l'Italien Pippo Spano, de son vrai nom Filippo Scolari de Florence, et ceci ne donne certainement pas de droits aux Italiens sur les mêmes territoires.

Les „comites temesienses“ apparaissent au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle surtout (y-a-t-il plus d'un seul cas auparavant ?), et ce „comte“ ne représente que la forme qui s'imposa pour la défense de la Hongrie contre les Turcs après la perte de Severin elle-même. Le comte Paul mentionné par M. Radonitch au XV<sup>e</sup> siècle, sous le roi Matthias (Roumain par son père Jean Hunyadi), n'est, du reste, pas un Brankovitsch, mais bien, quelle que fût sa patrie première, un kénéze roumain, bien connu dans l'histoire des Roumains vivant sous la couronne de Hongrie. Ce ne fut qu'après que les Turcs eurent fondé leur pachalik de Témehvar et que des rapports plus étroits de dépendance furent établis, par conséquent, entre la Transylvanie, qui dut abriter l'idée nationale hongroise, à la suite de l'occupation ottomane en Hongrie même, et ces régions non soumises au Pacha voisin, que surgit le Banat de Lugoj (Lugas), qui fut un apanage des principaux chefs de guerriers roumains dans cette marche. Les deux Serbes qui occupèrent cette dignité, Pierre Péetrovitsch, vers 1550, et Georges Palatitsch, *quarante ans plus tard*, sont les seuls Bans d'origine slave.

Tout cela permet-il de dire que „le Banat ne forma jamais dans l'histoire une unité“ et que „la partie orientale fut parfois rattachée à la Transylvanie et à la Valachie“? M. Radonitch ne l'aurait pas affirmé avant le malheureux différend actuel entre deux nations qui trahiraient leurs intérêts essentiels si elles n'arriveraient pas à s'entendre. Car, de fait — et il le sait bien, ce chercheur érudit et ce critique sagace —, le Banat ne fut que la première forme de domination des rois de Hongrie sur la „pays roumain“, la *Țara-Românească*, qu'ils croyaient pouvoir s'annexer en entier et que la principauté roumaine d'Argeș, de Tirgoviște, de Bucarest — ces trois sièges successifs de ses princes — tendit à s'annexer dans ses limites naturelles; lorsqu'une frontière lui fut imposée sur la Cerna, ce qui existait au-delà de cette frontière s'appelait, comme dans la description de l'Italien Giomo, vers la moitié du XVI-e siècle, „Valachia Citeriore“.

Nous croyons aussi que slaviser les noms des localités roumaines du Banat (Poliana-Rouska, Tzrna, Fatchet, Orchava, Moldava, Tamich, etc.) n'est pas un procédé de bonne guerre. De même le silence sur l'existence des évêchés roumains de Lugoj (uni) et de Caransebeș, „Karansebech“ pour l'auteur (orthodoxe).

Nous reconnaissons volontiers l'existence de nombreux Serbes dans le Banat, ainsi que les Serbes, de leur côté, devront reconnaître l'existence d'une population roumaine, nombreux, dans la Macédoine et dans l'ancien royaume de Serbie, sans que personne de sensé eût jamais pensé à se tailler une province roumaine dans les Balcan aux dépens de nos amis et alliés. Mais où M. Radonitch a-t-il trouvé les Yougoslaves du Banat jusque dans le comté de Bihor et sur la région des Crișuri („Kerech“ chez lui) au V-e siècle? Où a-t-il trouvé l'histoire des Yougoslaves assujétis par les Avars et même par les „Bulgares mongols“, à la „cavalerie parfaitement organisée“, dans le Banat et la Transylvanie elle-même (p. 34)? Les anciens Slaves pannoniens qui vécurent dans ces régions n'eurent pas une existence politique et ne purent transmettre donc aucun droit, car *ces Slaves pannoniens ont laissé d'autres héritiers, les Tchéco-Slovaques*.

Mais nous nous arrêtons. Rien que pour combattre les erreurs brutalement présentés dans le paragraphe consacré aux Roumains, traités comme des transfuges d'origine douteuse, presque pas romaine, venus du Balcan, comme des envahisseurs et des barbares, il faudrait écrire toute une étude. Dans notre „Histoire des Roumains de Transylvanie et de Hongrie“ nous nous sommes bornés à laisser parler les sources elles-mêmes.

Car, autrement, les ignorer ou les falsifier serait, décidément, faire de l'histoire un sale métier, et cette noble occupation de l'esprit n'est pas appelée à être, au moment même où elle dispose des moyens de travail les plus précis, une simple *ancilla* de la politique chauvine.

N. Iorga